



Yaron Shani

Yaron Shani est issu d'une lignée de colons juifs ayant quitté l'Europe de l'est avant la II^e Guerre mondiale. Il est diplômé en cinéma de l'Université de Tel Aviv où il a écrit et réalisé plusieurs courts métrages

Scandar Copti

Scandar Copti est Palestinien et vit en Israël où toute sa famille est exilée depuis 1948. Après son diplôme d'ingénieur en mécanique de l'École polytechnique d'Israël (Technion), il décide de changer de métier et de réaliser son rêve d'enfant : devenir cinéaste.

En 2009, *Ajami*, leur premier long-métrage, est présenté à la Quinzaine des Réalisateurs au Festival de Cannes où il remporte une mention spéciale du jury de la Caméra d'or. Projeté en Israël, le film a connu un vrai succès : 200 000 personnes l'ont vu. Comme si deux millions de personnes allaient voir un film en France. Il a remporté beaucoup de prix et, ce qui est plus étonnant, il a eu un gros succès auprès des spectateurs arabes.

2009 (sortie France : 7 avril 2010) - Israël / Allemagne - couleur - 1h58 - VO

film de **Scandar Copti** et **Yaron Shani** (réalisation et scénario)

image : **Boaz Yehonatan Yacov** - montage : **Scandar Copti, Yaron Shani, Burkhard Althoff** et **Doris Hepp** - effets visuels : **Florian Obrecht** - effets spéciaux : **Bashir Abu Rabi'a** et **Sassi Franco** - musique : **Rabiah Buchari** - son : **Kai Tebbel** et **Matthias Schwab** - directeur artistique : **Yoav Sinai** - production : **Inosan** - producteurs : **Mosh Danon** et **Thanassis Karathanos** - distributeur : **Ad Vitam**.

avec : **Shahir Kabaha** (Omar), **Ibrahim Frege** (Malek), **Fouad Habash** (Nasri, le plus jeune frère d'Omar), **Youssef Sahwani** (Abu Elias, le patron d'Omar), **Ravin Karim** (Nadir, la fille d'Abu Elias), **Eran Naim** (Dando, le policier), **Scandar Copti** (Binj, l'homme à la barbichette), **Elias Saba** (Shata, l'ami d'Omar), **Hilal Kabob** (Anan, l'homme qui fait des travaux pour Abu Elias), **Nisrin Rihan** (Ilham, la mère d'Omar et Nasri), **Tami Yerushalmi** (la mère de Dando), **Moshe Yerushalmi** (le père de Dando), **Sigal Harel** (la sœur de Dando), **Abu-George Shibli** (Sido, la grand-père d'Omar), **Ghassan Ashkar**.

INTERVIEW DES RÉALISATEURS

Le Figaro - L'accouchement de votre film a duré sept ans. Pourquoi ?

Yaron Shani - En fait, cela a pris onze ans. En 1998, j'ai écrit un scénario qui parlait de la même idée qu'*Ajami* : comment des gens peuvent vivre dans des mondes parallèles. C'était un film qui cherchait à créer un cinéma sophistiqué sans beaucoup de liens avec la réalité sociale. Il n'y avait pas d'Arabes dans ce projet qui se déroulait à Tel-Aviv et non pas à Jaffa. Ajami, le plus grand quartier arabe de Jaffa, est un lieu sociologique, cela rend le film beaucoup plus intéressant. Je savais que je devais trouver quelqu'un venant de cet univers étranger. En 2002, j'ai rencontré Scandar. J'ai senti que des liens se tissaient entre nous. Je lui ai alors proposé de travailler sur le scénario afin de le centrer sur Ajami qu'il connaissait bien. C'est l'histoire de trois destinées. Celle d'Omar, l'Arabe israélien, de Malek, le jeune réfugié palestinien, et de Dando, un policier juif... Le film commence par une exécution sommaire, mais la cible n'est pas la bonne. Cette exécution n'est-elle pas la métaphore des conflits qui se jouent dans cette région ?

Scandar Copti - Tous les conflits entre humains sont la conséquence d'un malentendu. Chacun est convaincu de sa vérité. Avec le temps, cette forme binaire entre le mal que représente l'autre et le bien que je représente devient de plus en plus exacerbée. Le garçon qui est tué au début ne l'est pas sans raison. La personne qui le tue est convaincue que c'est "bon" de le faire. C'est une vengeance, une réponse à quelque chose de terrible qui lui a été fait. La victime appartient au monde des assassins, même si ce n'est pas la bonne personne. C'est toute l'idée du film. Nous avons voulu montrer les motivations vraies derrière cette violence. Il y a beaucoup de logique et de cohérence dans l'esprit de ces gens, des valeurs. Si nous marchons dans les pas de l'autre, tout est rationnel.

Chacun a ses raisons, évidemment, mais ce qu'il y a de terrible c'est, justement, le fait qu'on ne peut pas s'extraire de sa condition sociale, ethnique...

Copti - Le film est optimiste, car il donne de l'espoir. Il nous apprend justement à nous extraire de ce monde où nous sommes et de comprendre les conséquences réelles de ce qui se passe. Quand nous regardons l'histoire de l'autre comme une forme non humaine, comme quelque chose qu'il faut éradiquer, c'est ça le pessimisme... Nous, nous montrons que de chaque côté il y a de l'humanité, de la compassion et de l'amour...

À Ajami, on vit de trafic, on vit dans la clandestinité, parfois contraint de s'exiler pour se protéger... On y sent comme une odeur de guerre civile.

Copti - Ajami est une Cocotte-Minute. Dans le même immeuble vous pouvez trouver, par exemple, un juge à la cour et un dealer de drogue qui furent jadis amis à l'école. On s'attend que dans cet endroit il y ait de la solidarité, car tout le monde vit sous une même pression qui s'auto-alimente.

L'année prochaine marquera le XX^e anniversaire de la conférence de Madrid qui avait amorcé un processus de paix. Quel est votre sentiment sur le conflit ?

Scandar Copti - Si nous étions sur la bonne voie, nous aurions déjà réglé la fin du conflit. Dans cette situation, je ne suis pas optimiste, parce que les gens ont déjà perdu la volonté, le désir de résoudre le problème. Ils veulent simplement survivre. Tant que les rapports de forces ne changeront pas, je ne vois pas comment arriver à une solution. Les gens vivent dans le désespoir. C'est le pire.

L'art peut-il servir de passerelle pour la réconciliation ?

Shani - Tout cela ne sert à rien face à un océan d'incompréhension, de problèmes historiques... Il y a tant de pièges, d'obstacles avant une solution concrète. Les gens, comme le montre le film, sont tellement retirés dans leur petit groupe,

Ajami est une première œuvre surprenante. Film socio-politico de genre où des acteurs non-professionnels incarnent les différentes perspectives qu'offre Ajami, quartier de Jaffa aux communautés aussi multiples que leurs heurts sont nombreux. Réalisé par un duo israélo-palestinien, ce film choral nous fait sillonner, portés par un montage nerveux et une temporalité non-linéaire, les abîmes d'une souffrance : seule chose que partagent ces personnages, dont les rapports ne sont que frictions dans un univers chancelant entre réalité et fiction, où tout se monnaie, tout compromet, tout condamne... Quand le réalisme se juxtapose au polar, quand le concret prend le pas sur l'imagination, quand les situations personnelles plient sous le poids des circonstances collectives, les habitants du quartier d'Ajami nous perdent dans ses dédales, nous font parcourir les résultats de siècles d'histoire et en explorer chaque impasse...

D'une scène de mise aux enchères de la Justice aux pressentiments d'un enfant rongé par la peur, en passant par l'overdose et l'amour impossible entre deux religions, *Ajami* précipite, jet de pierre après jet de pierre, au bord du ravin où, enfin, peut-être, on "ouvre les yeux", pour reprendre les derniers mots du film : sentence qui sonne le glas de cette épopée au cœur d'un Moyen-Orient aussi suffocant qu'il donne froid dans le dos.

C.L.L. - Fiches du Cinéma

dans leur souffrance... Il n'y a pas de volonté d'écouter ce qui se passe dans la justice de l'autre. Cela nous amène à l'oppression, la ségrégation. Les murs sont à l'intérieur des gens, vous savez. Et c'est triste à voir.

Le Figaro

Ce film est un missile. L'une des démonstrations les plus explosives et stimulantes offertes par une production israélienne pourtant prodigue en la matière. La régularité métronomique avec laquelle s'enrichit ce jeune cinéma d'auteur est décidément impressionnante. Non moins que la diversité des genres dont il se nourrit : comédie (*La Visite de la fanfare*, d'Eran Kolirin), drame (*My Father, My Lord*, de David Volach), chronique sociale (*Mon Trésor*, de Keren Yedaya), film de guerre (*Lebanon*, de Samuel Maoz), cinéma d'animation (*Valse avec Bachir*, d'Ari Folman), essai (*Z32*, d'Avi Mograbi).

Dans cet éventail, les coréalisateurs Scandar Copti et Yaron Shani introduisent avec *Ajami* deux éléments inédits. D'abord, la nature de leur collaboration, qui associe, pour ce premier long métrage, un Israélien d'origine juive à un Israélien d'origine palestinienne, ce qui n'est pas rien par les temps qui courent. Ensuite, le choix assez audacieux de réaliser un polar, genre laissé en friche par un cinéma auquel le cours ordinaire de la société israélienne donne déjà de l'hypertension. Réunis, ces deux éléments produisent un film électrique, nerveux, inventif, palpitant comme la vie, tranchant comme la mort.

L'action se situe à Jaffa, accessoirement ville des oranges, plus essentiellement cité historique rattachée à l'agglomération de Tel-Aviv depuis 1950, après que la guerre de 1948 en eut vidé la majeure partie de la population palestinienne. Le quartier d'Ajami, qui donne son nom au film, conserve la trace de cette hétérogénéité. La cohabitation judéo-arabe s'y trouve empoisonnée par un conflit qui n'en finit plus, infectée par des haines sourdes et recuites. Le cadre est idéal pour un film noir. Trois histoires s'y déroulent, s'y entremêlent et s'y dénouent sous le signe de la tragédie. Chacune porte un enjeu différent autour d'un personnage central. Omar, jeune Israélien d'origine palestinienne, doit avant tout sauver sa peau, après que son oncle eut blessé un membre d'une puissante tribu bédouine spécialisée dans le racket. Non contente d'avoir éliminé l'oncle, celle-ci veut à présent verser le sang du neveu. Aux abois, ce jeune orphelin de père fait appel à la médiation de son employeur, Abu Elias, un restaurateur respecté, notable chrétien de la communauté palestinienne dont il fréquente secrètement la fille, charmante brune emmurée par la loi patriarcale. Malek, adolescent palestinien de Cisjordanie et ami d'Omar, jouit également de la protection d'Abu Elias, chez lequel il travaille comme grouillot, tandis que sa mère, hospitalisée en Israël, lutte contre une maladie mortelle. Danda, enfin, est un inspecteur de police du quartier, obsédé par la disparition de son frère, un jeune conscrit assassiné par des Palestiniens au retour d'une période militaire.

Là-dessus, il faut avouer l'impuissance des mots à restituer la virtuosité avec laquelle le film file cet écheveau. Tout juste peut-on préciser qu'on y trouve une multitude de personnages secondaires superbement campés, des allers-retours d'une redoutable efficacité dans la chronologie narrative, un gros paquet de drogue qui circule comme la fatalité s'abat sur le monde, des assassinats ciblés, une vengeance qui se trompe d'objet, une abjecte trahison, tout cela produisant de la tension, de l'émotion et de la complexité à revendre. Ce tableau évoque, en dépit de la grandeur conférée aux personnages, un monde pourri de l'intérieur par les logiques claniques, vitrifié par le repli communautaire, mû par une incontrôlable puissance mortifère. Cet impact tient pour l'essentiel à deux facteurs. L'influence esthétique des meilleures séries télévisées américaines (type *Les Soprano*, *Sur écoute* ou *Breaking Bad*), où la trivialité des personnages le dispute à la sophistication de la forme. Mais aussi une approche de type documentaire, qui associe des acteurs non professionnels, non avertis du scénario, à un tournage chronologique privilégiant les prises uniques. Ces partis pris produisent, dans un film pourtant très stylisé, un effet de réalisme et de prise sur le vif impressionnant. Comme l'a récemment prouvé *Un prophète*, de Jacques Audiard, lorsqu'un film de genre parvient à intégrer aussi intelligemment dans ses gènes le contexte sociopolitique qui le sous-tend, cette œuvre a alors toutes les chances d'être exceptionnelle.

Jacques Mandelbaum - Le Monde

[...] Ainsi, si le genre d'*Ajami* est vieux comme le cinéma, Scandar Copti et Yaron Shani semblent le revivifier de partout, insufflant une énergie neuve à tous les aspects de leur projet. Bien que situé en Israël-Palestine, *Ajami* évoque peu la situation, ou plutôt de façon très oblique. En montrant que Juifs et Arabes, Palestiniens et Israéliens trafiquent, magouillent, s'allient, s'arnaquent et se trahissent ensemble, par-delà les habituelles fractures religieuses ou géopolitiques. Ce qui n'empêche pas de montrer le mépris raciste de certains Israéliens ou des contrôles policiers musclés. Mais *Ajami* ne tombe jamais dans le manichéisme, la dénonciation facile ou le message démonstratif qui enfonce des portes déjà largement ouvertes. Il fait passer son "message" subtilement, comme en contrebande. Le film lui-même, comme tant d'autres produits dans la région, est le résultat de ce mélange palestino-israélien : acteurs et techniciens issus des deux côtés, langue qui switche de l'arabe à l'hébreu, et jusqu'au tandem de réalisateurs, l'un israélien, l'autre palestinien.

Comme souvent, le cinéma et la culture sont en avance sur la société et les dirigeants politiques. Aussi bons dans la représentation d'une famille arabe que d'une famille juive, aussi vifs dans les scènes dialoguées que dans les scènes d'action, aussi expressifs dans le filmage de lieux que de corps et de visages neufs, aussi à l'aise dans les séquences d'amitié que dans les scènes de conflits, Copti et Shani réussissent quasiment tout. Pour tout amateur de cinéma neuf et alerte, pour tout ceux que lassent les films israéliens ou arabes qui traitent du conflit israélo-palestinien, ou qui rêvent de voir ce sujet abordé par des angles renouvelés, avec plus de cinéma et moins de sociopolitique prévisible, *Ajami* est vraiment un ami.

S.Kaganski - Les Inrockuptibles

CINÉ-RENCONTRE SALLE PAUL DESMARETS
MERCRÉDI 26 MAI 20H30
WALTER, RETOUR
EN RESISTANCE
DE GILLES PERRET
SUIVI D'UN DÉBAT AVEC :
LE RÉALISATEUR
EN COLLABORATION
AVEC LE CRéA ET LE FNES-FSU